

Parrain s'imaginait qu'il y a un art officiel et un autre, officieux, que personne ne connaît mais qui est pourtant bien plus artistique que l'autre, l'officiel. Il avait des idées arrêtées, comme ça, et n'en démordait pas. Avant qu'on ait pu goûter au dessert, il cassa un verre de vin en l'envoyant se fracasser contre un mur de la salle à manger. Cela fit une horrible tache violacée, et jeta comme un froid. La cour de Rohan, d'ordinaire si paisible, se trouva secouée jusque dans ses fondations par les tirades alcoolisées d'un disciple de Paul Verlaine s'exprimant en anglais. Au final, le couple de profs dut se résoudre à expulser Parrain, et Baudelaire n'eut jamais le plaisir posthume de savoir la traduction de sa traduction d'Edgar Poe disponible dans toutes les bonnes librairies du Nevada. « Qu'est-ce qu'il est chiant quand il s'y met, ton parrain », me dit mon père quand nous rentrâmes à l'hôtel après ce repas tragique. Depuis l'épisode du champ de luzerne, il délaissait son compagnon de fiesta. Mon père était passé à autre chose, il évitait de trop picoler vu que le lendemain il devait

tout de même bosser pour nourrir sa petite famille. Je ne revis plus mon parrain avant ce fameux rendez-vous port de l’Arsenal.

Il n’avait pas changé. Duffel-coat, boots pourries, cheveux en pagaille, oreille droite manquante et toujours ce sourire enjôleur. Dans ses yeux, toutefois, on apercevait une ombre, comme un brouillard qui voilait quelque peu la malice de son regard, autrefois permanente. Il me prit dans ses bras sans dire un mot, puis, après un long silence, me mitrailla de questions... Mon boulot, mes fiancées, mes lectures, mon logement, mes parents, mes grands-parents... Mais en vérité je n’avais pas besoin de parler, il savait déjà tout, et racontait à l’envi ses propres aventures, toujours aussi rocambolesques (dernière en date : un guet-apens où des Haïtiens ivres de rhum avaient voulu le hacher menu à la machette, pour une étrange histoire de trafic d’épices). Nous déambulions sur les quais du port et je ne pouvais m’empêcher de reluquer les bateaux arrimés là, tous plus pimpants les uns que les autres. C’est peut-être celle-ci, pensai-je

en m'arrêtant devant une petite péniche au doux nom de *Primevère*. Je profitai d'un répit dans l'infini bagou de Parrain, lancé dans une plainte sur le génie finalement méconnu de Gérard de Nerval, pour glisser un furtif : « Au fait, et ton bateau ? » « Il est pas là, mais on y va, attends. » L'attente dura environ trois quarts d'heure, pendant lesquels Gérard de Nerval disputa la palme du génie méconnu à d'autres écrivains géniaux à ce point méconnus que je n'ai pas retenu leurs noms. Durant ce long monologue, j'eus le loisir d'observer l'état de délabrement de mon parrain : il sentait l'alcool et le tabac, sa chemise avait le col noir et son pull-over avait régalié une armée de mites ; quant au duffel-coat, je me demande si ce n'était pas celui de ses quatorze ans qu'il portait encore sur le dos. Il était midi lorsqu'il se décida à lever le camp, pour m'inviter à un petit gueuleton « style guinguette », au bord de la Seine, dans la fameuse péniche où j'allais bientôt me la couler douce... Je ne sais si Parrain était resté bloqué sur le temps des yé-yé et des scoubidous, mais son véhicule, on avait

cessé de le fabriquer au mieux en 1965, d'où son aspect déglingué, dû au manque de pièces de rechange. Dans le genre rétro, il aurait pu choisir une Aston Martin ou une MG, mais il avait préféré, « pour le volume » me dit-il, une 2 CV fourgonnette, de celles qui pullulaient sur les routes de France au temps du général de Gaulle, avec des conducteurs mégot au bec et béret sur le crâne, qui relevaient la vitre pour crier : « Va donc, eh, patate ! » C'était charmant, tout à fait *vintage*, mais très chiant pour un passager dont le postérieur délicat était habitué à autre chose qu'un ressort rouillé en guise de fauteuil. La fourgonnette rétro n'était pas aux normes, question pollutions atmosphérique et sonore, elle ne se déplaçait qu'accompagnée d'un énorme nuage de fumée noire, au son d'un feu d'artifice pétaradant. Nous quittâmes Paris pour nous retrouver à Ivry-sur-Seine, dont les habitants, surtout les plus anciens, nous regardaient d'un œil amusé, sans doute parce qu'ils croyaient qu'on tournait un film, un genre de polar années cinquante, *Deux arsouilles pour une péniche*. Parrain freina tout net devant une

petite épicerie. « Ah, tiens, j'ai oublié. Va acheter une bouteille. Du blanc, y a du poisson! » Il fit mine de fouiller ses poches que je devinai aussi vides que trouées, mais j'insistai pour offrir la boisson. Plus nous avançons vers ma péniche, plus je comprenais qu'elle ne serait pas à la hauteur de mes espérances, qu'elle serait disons plus petite. Quand un gardien bougon vint nous ouvrir la grille grinçante de la Casse autonome de Paris Sud, mes espérances s'évanouirent carrément, pour laisser place à un sentiment mélangé, où l'angoisse prédominait. Nous traversâmes une sombre forêt de carcasses abandonnées, derrière laquelle miroitait l'eau boueuse des berges de la Seine. Parrain se gara dans son parking privé : entre une benne à ordures et les ossements métalliques de ce qui dut être un bateau-mouche. Nous descendîmes de la camionnette et il me désigna la chose – le bidule... le truc – en s'exclamant : « Nous y voilà! Bienvenue dans ta péniche!... » *Ma péniche!* Cette chose, ce truc, ce bidule... *m'appartenait!* Et avec un peu de bol, mes impôts allaient augmenter, maintenant que

tel un nabab je possédais ce somptueux bateau de plaisance!... Ma péniche ne flotait pas sur les eaux, elle était lourdement posée sur le sol, cassée en deux. Je ne sais quel typhon l'avait ainsi brisée pour la séparer en deux blocs distincts, mais il n'y était pas allé de main morte : le résultat était parfait, net, entre la poupe et la proue vous aviez un grand vide, ornementé tout de même par du liseron, du pissenlit et toutes sortes d'épluchures. « Bien sûr, il y a quelques travaux, mais dans l'ensemble c'est du bon matos, tu verras... » Parrain en avait de bonnes, un gros pot de colle, quelques litres de peinture et d'antirouille, des brouilles, et la péniche retrouverait le goût du large... Côté proue, on aurait dit une grotte, une vaste caverne, qui servait apparemment de décharge. Parrain créchait là, en haut, dans la cabine de pilotage. Il suffisait de se frayer un chemin à travers les mauvaises herbes et les ordures, et de grimper à l'aide d'une échelle (tout ça sans risquer de tomber à l'eau – avantage des bateaux posés à même la terre ferme). La cabine, d'une surface d'environ trois mètres carrés, faisait

office de cuisine, de salle à manger, de salon, et aussi de chambre, comme le sac de couchage roulé en boule dans un coin le laissait penser. Bref, la cabine, c'était le logis de Parrain, son *sweet home*, que la présence d'un gouvernail n'aurait su faire bouger d'un pouce. Dans l'évier, une vaisselle grasse s'accumulait, la poubelle débordait, ça sentait le chou, le reblochon et l'ammoniaque. Parrain s'affairait, à la recherche de « ce putain d'ouvre-boîte ! ». Le héros de ma jeunesse, mon mentor, mon modèle, en était maintenant réduit à attaquer à coups d'Opinel une boîte de thon. De miettes de thon à l'huile de tournesol. Cet homme qui pouvait réciter de mémoire *Le Corbeau* d'Edgar Poe et un chapitre entier de *Moby Dick*, cet homme qui avait connu mille femmes et survécu à quatre tonneaux dans un champ de luzerne en compagnie de mon non moins invincible papa, eh bien, aujourd'hui, cet homme, le héros de ma jeunesse, était tout simplement dans une merde noire, perdu et misérable. La bouteille de blanc, il l'engloutit en quelques minutes, et nous terminâmes le repas (miettes de

thon sur biscotte) au pastis, car le pastis, peu de gens le savent, ça ne se sert pas qu'en apéro, on peut en siffler pendant tout un repas. Au loin, on voyait la Seine, la Seine qui coulait, qui suivait son cours sans se préoccuper de rien. Parrain me parla de son roman. De son projet de roman, un projet qu'il traînait depuis presque vingt ans mais qu'il avait le plus grand mal à terminer. « Il me suffit de mettre ça en forme, j'ai tout dans la tête! Tout! » Il chercha dans un placard le manuscrit de son livre, qu'il ne trouva pas plus que l'ouvre-boîte de tout à l'heure. La seule chose qu'il n'égarait pas c'était son tire-bouchon. « Ah merde, je sais pas où j'ai fourré ce putain de manuscrit... » *Vaudou et vaches enragées*. Il avait au moins écrit le titre du livre, il faut un début à tout. Vingt ans pour en arriver à ce titre; rien qu'à ce titre, à ce titre qui peut-être serait à lui tout seul le roman complet. Nous partageâmes une portion de Vache-qui-rit et je l'invitai à prendre le café à l'extérieur de la Casse autonome de Paris Sud, histoire de changer d'air. Il se proposa ensuite de me raccompagner, mais je refusai

poliment, craignant de mal digérer les miettes de thon au pastis dans les soubresauts de sa camionnette brinquebalante. « Tu la prends quand tu veux, bien sûr », me lança Parrain avant que je le quitte pour grimper dans un bus. Je fis un signe d'approbation, au moment où la porte du bus se refermait.

Nous nous revîmes une fois, chez moi cette fois-ci. La soirée fut très agréable et très arrosée, il me raconta mille anecdotes, dont sa très brève rencontre avec Louis-Ferdinand Céline, qui ne lui dit qu'un seul mot : « Déguerpissez ! »

Puis Parrain disparut à nouveau. Six mois plus tard, je reçus une carte, postée en Mauritanie. Parrain donnait des cours de français dans le désert. Il remontait la pente, gagnait un peu d'argent et vivait chez une mystérieuse « princesse ». La prochaine fois, qui sait, j'hériterai d'un chameau, ou pourquoi pas d'un hélicoptère sans hélices, qui me permettra de rejoindre mon drôle de parrain sur une étoile filante, son seul véritable foyer.